travailler dur afin d'en profiter, cette absurdité est massivement transmise à des centaines de millions de gens. Elle nous parvient par les Simpson et dans des sitcoms et des feuilletons à rallonge où il y a des docteurs, des juristes et des policiers, au milieu de sélections et de juxtapositions bizarres imposées par ce qu'on appelle les informations. Il suffit de « rester branché » et il est possible de parvenir à un état de confusion et, au bout du compte, de désespoir sans le moindre effort.

Le parcours de Tolstoï

Confession, de Léon Tolstoï, est peut-être le document le plus important des deux derniers siècles pour appréhender le mal qui nous affecte. Les dogmes de l'incroyance moderne s'étaient saisis de son cercle élitiste d'intellectuels, d'artistes et de membres du gratin social russe, et les implications de ces dogmes minèrent peu à peu les fondements de sa vie. À partir de ces dogmes, seules deux choses sont réelles : les particules et le progrès. À la question « pourquoi je vis ? », la réponse qu'il obtint fut : « Dans un espace infiniment grand, en un temps infiniment long, des particules infinitésimales subissent des transformations infiniment complexes, et lorsque tu auras compris les lois de ces transformations, tu comprendras pourquoi tu vis sur cette terre[10]. »

Et la réponse des sciences exactes poursuit : « Tu es une petite boule de quelque chose qui s'est constitué fortuitement. Cette boule produit des émanations. Ces émanations, la petite boule les appelle sa "vie". Lorsque la boule se sera désagrégée, les émanations cesseront, les questions aussi » (p. 49).

Mais « la petite boule » rêve de progrès : « Cette croyance prit la même forme qu'elle revêt habituellement chez la plupart des hommes éclairés de notre temps, observe Tolstoï. On peut l'exprimer par le mot "progrès". À l'époque, j'avais l'impression que ce mot voulait dire quelque chose. Je ne comprenais pas encore que, comme tout homme vivant, j'étais tourmenté par la question "Comment vivre ?", et que j'y répondais en disant : "Il faut vivre en conformité avec le progrès", faisant exactement la même chose qu'un homme dont la barque serait emportée par les vagues et le vent et qui, à l'unique question importante

10. Léon Tolstoï, *Confession*, suivi de *Quelle est ma foi ?* et de *Pensées sur Dieu*, trad. Luba Jurgenson, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1998, p. 43.

– "quelle direction prendre ?" – dirait, sans répondre : "Nous sommes emportés par le courant" » (p. 23-24).

On n'a pas progressé au-delà de cette position depuis l'époque de Tolstoï. Si vous regardez le contenu des présentations vidéo les plus consultées ou bien des livres traitant de la « réalité » ou du cosmos par des auteurs comme Carl Sagan ou Stephen Hawking, vous verrez qu'on n'y parle que de particules et de progrès. La plus belle présentation de ces dernières années réalisée par une chaîne publique américaine de productions télévisuelles, PBS, est une série documentaire faite d'interviews intitulée *A Glorious Accident* (1993). La seule différence par rapport à l'époque de Tolstoï, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, la *foi* qui passe pour « scientifique » est accessible à tous sans effort.

Et cela change vraiment beaucoup de choses. Tolstoï commença à reprendre ses esprits au moment où il prit conscience que « moi-même et quelques centaines de mes semblables, nous ne composions pas l'humanité, que je ne connaissais pas encore la vie de l'humanité » (p. 68). Il parvenait à observer les masses de gens, les paysans qui, dans les conditions les plus misérables, trouvaient la vie pleine de sens et même agréable. Ces masses n'avaient pas entendu parler de « particules » et de « progrès ». Mais cela n'est plus possible. Aujourd'hui, les paysans regardent la télé et consomment constamment des médias. Il n'y a plus de « paysans » aujourd'hui.

Étouffé par des slogans

Le manteau de l'insignifiance intellectuelle recouvre chaque aspect de notre vie ordinaire. Les événements, les objets et « l'information » nous submergent, nous dépassent, nous désorientent avec des menaces et des possibilités dont la plupart d'entre nous ne savons pas quoi faire.

Les publicités, les expressions toutes faites, les slogans politiques et les rumeurs intellectuelles de haute volée sèment la pagaille dans notre espace spirituel et mental. Nos mentalités et nos corps les attrapent comme un costume sombre attrape les peluches. Ils nous servent de décorations. Nous arborons volontiers des messages sur nos T-shirts, sur nos casquettes – même sur nos fonds de pantalons. Il y a pas mal d'années, il y a eu aux États-Unis une campagne contre les panneaux publicitaires sur les autoroutes. Mais ces panneaux n'étaient rien com-

parés à ce que nous nous affichons partout sur le corps. Nous sommes immergés dans une « rumeur » de la naissance à la mort et du sol au plafond – silencieuse et pas si silencieuse que ça.

Ne doit-on pas s'interroger sur ces gens qui ont envie de porter une marque à l'extérieur de leur T-shirt, de leur casquette ou de leurs chaussures pour faire savoir aux autres qui ils sont ? Et imaginez un monde dans lequel les petits enfants chanteraient : « Ah si j'étais [cette marque] de saucisse. C'est vraiment ça que je veux être. Parce que si j'étais [cette marque] de saucisse, tout le monde serait fou de moi. »

Imaginez ce que cela signifierait d'*être* une saucisse, ou bien d'être aimé par quelqu'un comme on « aime » un hot dog. Réfléchissez à un monde dans lequel les adultes payeraient des millions pour que les enfants interprètent cette chanson dans un spot publicitaire et où des centaines de millions, voire des milliards d'adultes ne trouveraient rien à y redire. Eh bien ce monde, c'est *le nôtre*. Si vous avez envie d'être une saucisse pour qu'on vous aime, qu'est-ce qui peut encore vous faire envie ? Et cela vous étonne que la dépression et autres perturbations mentales et psychologiques se répandent comme une épidémie ? Mais qui, au juste, est de train de voler à l'envers, ou de marcher sur la tête ?

Dans les décombres des assurances fragmentées du passé, notre aspiration à être bon, à être juste et à être aimé – et à savoir où aller – nous pousse à nous raccrocher à des slogans sur des autocollants, à des graffitis corporels, à des placebos de boutiques de souvenirs qui, dans notre désorientation profonde, nous semblent avoir quelque consistance mais qui, en fait, n'ont aucun sens : « *Stand up for your rights* », « Dresse-toi pour tes droits », ça sonne bien. Mais que dites-vous de : « Tout ce que j'ai à savoir, je l'ai appris à la maternelle » ? ou de : « Pratiquez la gentillesse au hasard et des actes de beauté qui n'ont pas de sens » ? Et ainsi de suite.

Ces rengaines, entendues surtout aux États-Unis, comportent un minuscule élément de vérité. Mais si vous tentez d'organiser votre vie en vous appuyant sur elles, vous êtes vraiment très mal parti. Elles vont vous orienter à 180° dans la mauvaise direction. Autant calquer votre vie sur celle des Simpson ou sur *Plus belle la vie*. Mais essayez plutôt : « Dresse-toi pour tes devoirs » ou : « Je ne sais pas ce que j'ai à savoir et je dois désormais consacrer toute mon attention et toutes mes forces

à le découvrir » (allez lire Proverbes 3.7 ou 4.7) ou : « Pratiquez tous les jours la gentillesse bien ciblée et des actes de beauté intelligents. »

Mettre *cela* en pratique apporte immédiatement la vérité, la bonté, la force et la beauté dans notre vie. Mais on ne trouvera jamais cela sur une carte de vœux, sur une plaque de marbre ou sur un autocollant. Cela n'a pas la réputation d'être « génial ». Ce qui a vraiment de la profondeur est réputé stupide et sans intérêt ou pire, ennuyeux, alors que ce qui est vraiment stupide, sans intérêt et ennuyeux est réputé profond. C'est cela, voler à l'envers.

Tout ce qui est vraiment profond dans la sagesse branchée, c'est la soif énorme de l'âme à laquelle elle réagit de manière incohérente. Nous pressentons l'incohérence flottant à peine sous la surface, et nous trouvons l'incohérence et l'incongruité vaguement plaisantes et en prise avec la vie. Quel est l'intérêt de se dresser pour ses droits dans un monde où rares sont ceux qui se dressent pour leurs devoirs ? Vos droits ne vous serviront pas à grand-chose sauf si les autres ont des devoirs. Et est-ce à l'école maternelle qu'on apprend comment attirer les gens et gagner beaucoup d'argent en écrivant des livres assurant les gens qu'ils savent déjà tout ce qu'ils doivent savoir pour vivre bien ? Et comment mettre en pratique quelque chose qui est livré au hasard ? Évidemment, c'est impossible. Ce qui est livré au hasard peut vous *frapper*, mais tout ce qui est fait à dessein n'est certainement pas *hasardeux*. Et aucun acte de beauté n'est dépourvu de sens, car le beau n'est jamais absurde. Rien n'a plus de sens que la beauté.

En vérité, ce qui se dit couramment n'est attirant que parce que les gens sont hantés par l'idée issue des hautes sphères intellectuelles que la vie, en réalité, est absurde. Alors, le seul soulagement acceptable est d'être original ou astucieux. Dans les maisons et sur les édifices publics du passé, des paroles d'exhortation, d'invocation et de bénédiction sérieuses et altruistes étaient suspendues ou gravées dans la pierre et le bois. Mais ce monde est révolu. Désormais, la loi dit : « Sois original ou meurs. » La seule sincérité supportable est l'insincérité futée. Voilà ce que les inscriptions sur les vêtements et sur les cartes de vœux hurlent *réellement*. Le « message » particulier ne compte pas.

Et pourtant, il faut agir. La fusée de notre vie a quitté la rampe de lancement. L'action est pour toujours. Nous sommes en train de devenir

ce que nous serons – pour toujours. L'absurdité et l'originalité, c'est très bien pour rigoler et peut-être pour méditer. Mais on ne saurait y vivre. Elles ne donnent à l'humain ni refuge ni orientation.

Une parole venue d'une réalité différente

L'Invitation

Pourtant, dans la pénombre, luit et rougeoie une lumière. Nous avons reçu une invitation. Nous sommes invités à faire un pèlerinage – jusque dans le cœur et la vie de Dieu. Il y a longtemps que l'invitation est d'ordre public. Il est difficile de regarder où que ce soit dans la vie des hommes sans tomber dessus. Comme dirait Bob Dylan, elle est littéralement « *blowing in the wind* », elle souffle dans le vent. Une porte accueillante apparaît ouverte à chacun sans exception. Rien ni personne hormis notre propre décision ne peut nous en tenir écartés. « Entrée libre ».

Le plus gros problème avec cette invitation est aujourd'hui qu'on la connaît trop bien. L'impression de bien la connaître a conduit à la méconnaissance – une méconnaissance insoupçonnée – et ensuite au mépris. Les gens pensent qu'ils ont entendu l'invitation. Ils croient qu'ils l'ont acceptée – ou rejetée. Mais ce n'est pas vrai. Aujourd'hui, la difficulté consiste ne serait-ce qu'à l'entendre. Le génie, dit-on, est la capacité d'étudier de près l'évident. Puisqu'elle est écrite partout, allons-nous penser, comment l'invitation pourrait-elle avoir quelque subtilité, ou quelque profondeur ? Elle ressemble aux autres graffitis et elle se pointe jusque dans les mêmes endroits. Mais cela fait partie du grand complot divin.

Le désir de Dieu pour nous, c'est que nous vivions en lui. Il envoie parmi nous la Voie qui conduit à lui. Cela montre ce que, au fin fond de son cœur, Dieu est véritablement – et même, ce que la *réalité* est réellement. Dans sa nature et dans sa signification la plus profonde, notre univers est une communauté d'amour sans limites et totalement opérant.

Dieu se rend accessible et son royaume avec lui, non pas par tous les modes imaginés par les humains, assurément, mais d'une manière simple, d'une manière qui, paradoxalement, est très familière à des milliards de gens et dont quelques millions supplémentaires ont entendu

parler. « Paradoxalement » parce que, bien que des multitudes aient entendu parler de cette Voie, et aient même insisté sur sa valeur, la plus grande part de l'humanité continue à vivre dans « un pays éloigné ».

La Voie dont nous parlons est Jésus, le « Nazaréen lumineux », ainsi qu'Albert Einstein le qualifia un jour. Avec deux brigands, il fut exécuté par les autorités il y a environ deux mille ans. Et pourtant, aujourd'hui, que ce soit dans des tableaux, des statues et des édifices innombrables, dans la littérature et dans l'histoire, chez des personnalités ou dans des institutions, chez les impies, dans la chanson populaire et dans le monde du spectacle, dans la confession et la contestation, dans la légende et dans le rituel, Jésus est là, tranquillement installé au cœur du monde contemporain, comme il l'a lui-même prédit. Il a tellement transfiguré l'immonde instrument sur lequel il est mort que la croix est devenue le symbole le plus largement exhibé et le plus reconnu sur terre.

Une force historique mondiale

Jésus s'offre lui-même comme la porte de Dieu vers la vie qui est la vraie vie. La confiance que nous lui faisons nous conduit aujourd'hui, comme en d'autres temps, à nous mettre à son école pour la vie éternelle. « Ceux qui passent par moi seront en sécurité, dit-il. Ils entreront et sortiront et trouveront tout ce qu'il leur faut. Je suis venu dans leur monde afin qu'ils aient la vie, et la vie au maximum. »

Mais l'entrée intelligente et effective dans cette vie est généralement bouchée par les nuages d'une mauvaise information bien intentionnée. Les « évangiles » qui prédominent et dans lesquels il est le plus souvent invoqué ne parlent que de se préparer à mourir ou alors de corriger des pratiques ou des conditions sociales. Les deux sont, à l'évidence, des sujets de grande importance. Qui peut le nier ? Mais aucun des deux ne touche au vif de l'existence individuelle ni ne sonde les profondeurs de la réalité du Christ. Nos « évangiles » habituels ne sont, dans leurs effets – j'ose à peine le dire – rien de plus qu'une invitation constante à *évacuer* Dieu du cours de notre vie quotidienne.

Jésus n'est-il là que pour m'aider à « passer la rampe » quand je mourrai ? Ou bien pour que je sache à quoi m'opposer, ou pour qui voter, ou pour quoi manifester ou dans quoi militer ? C'est très bien de savoir que lorsque je mourrai tout ira bien, mais y a-t-il une bonne nou-

velle pour vivre ? Si j'avais à choisir, je préférerais avoir une voiture qui marche plutôt qu'une bonne assurance sur une voiture qui ne marche pas. Et pourquoi n'aurais-je pas les deux ?

Et quelles institutions sociales ou politiques – quelle que soit leur importance en tant que telles – sont capables de me guider et de me permettre d'être la personne que je sais devoir être ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire sérieusement que si on se contente d'autoriser les gens à faire ce qu'ils veulent ou de les en rendre capables, cela les rendra heureux ou davantage disposés à faire ce qui est bien ?

Jaroslav Pelikan fait cette observation : « Jésus de Nazareth a été pendant près de vingt siècles la figure dominante de l'histoire de la culture occidentale, indépendamment de ce que chacun peut penser ou croire à son sujet. Si quelque puissant aimant nous permettait d'arracher à cette histoire tous les éclats de métal portant une trace de son nom, qu'en resterait-il[11] ? »

Mais considérons à quel point il serait invraisemblable que cette immense force de l'histoire mondiale, Jésus appelé « Christ », ait pu laisser intactes les profondeurs de l'existence humaine au ras des pâquerettes tout en accomplissant ce qu'il a accompli ! Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'actuellement nous ne comprenons pas ce qu'il est ni ce qu'il apporte.

Mais qu'est-ce qui, en réalité, explique la pertinence persistante de Jésus pour la vie humaine ? Pourquoi a-t-il eu tant d'importance ? Pourquoi a-t-il de l'importance actuellement ? Pourquoi fait-il la une des grands hebdomadaires deux millénaires plus tard ? Pourquoi, même, dans certaines langues, son nom est-il utilisé dans des jurons plus que celui d'autres personnes ayant vécu sur terre ? Pourquoi y a-t-il davantage d'individus qui se réclament du christianisme – on parle de 31,2 % de la population mondiale – plus que de toute autre religion mondiale[12] ? Comment se fait-il qu'aujourd'hui des multitudes de gens lui attribuent leur vie et leur bien-être ?

---

11. Jaroslav Pelikan, *Jésus au fil de l'histoire. Sa place dans l'histoire de la culture* (1985), trad. Catherine Malamoud, Paris, Hachette, 1989, p. 11.

12. NDE : Ce chiffre pour 2015 est tiré du Pew Research Center, « Christians remain world's largest religious group, but they are declining in Europe », 5 avril 2017. Disponible sur http://www.pewresearch.org/fact-tank/2017/04/05/chris-

Je pense que nous devons nous résoudre à dire que la pertinence persistante de Jésus se fonde sur son aptitude historiquement avérée à s'adresser à la condition humaine de l'individu, à la guérir et à la valoriser. Il a de l'importance à cause de ce qu'il a apporté et à cause de ce qu'il continue d'apporter à des êtres humains *ordinaires* qui mènent une existence ordinaire et doivent composer tous les jours avec leur environnement. Il leur promet la vie au sens plein. En partageant nos faiblesses, il nous donne des forces, et par son compagnonnage, il transmet une vie qui a la qualité de l'éternité.

Il nous rejoint là où nous sommes, et il nous apporte la vie à laquelle nous aspirons. Un témoignage ancien dit : « La vie était en lui, une vie qui a donné du sens à l'existence humaine » (cf. Jn 1.4). Être la lumière de la vie, et offrir la vie de Dieu à des femmes et des hommes là où ils sont et là où ils en sont, tel est le secret de l'actualité permanente de Jésus. Soudainement, ils se mettent à voler à l'endroit, dans un monde qui a du sens.

Pénétrer l'ordinaire

Il s'est glissé dans notre monde par les petites routes et les contrées périphériques de l'un des endroits les moins importants sur terre, et il a permis que son programme pour l'histoire humaine se déploie, fût-ce avec lenteur, au cours des siècles.

Il a vécu trente ans au milieu des membres socialement insignifiants d'une nation négligeable – quoiqu'elle fût riche d'une tradition d'alliance et de coopération divines. Il a été élevé dans la maison du charpentier du petit village moyen-oriental de Nazareth. Après la mort de Joseph, son père, il devint « l'homme de la maison » et il aida sa mère à élever le reste de la famille. C'était un travailleur ordinaire, un ouvrier, un « prolétaire ».

---

tians-remain-worlds-largest-religious-group-but-they-are-declining-in-europe/ (consulté le 22 mai 2018). Voir également l'article du quotidien *La Croix* : « Que seront les religions en 2050 ? », faisant état d'une étude de ce même institut de recherche spécialisé sur les questions religieuses, pour des projections chiffrées. Disponible sur : https://www.la-croix.com/Religion/Monde/Que-seront-religions-2050-2016-04-22-1200755307 (consulté le 22 mai 2018). Évidemment, de tels chiffres peuvent varier et comportent naturellement une marge d'erreur.

Tout cela, il l'a fait pour être avec nous, pour être l'un de nous, pour « assurer la livraison » de sa vie pour nous. Ce n'est certainement pas une petite affaire de conférer la possibilité aux êtres humains de recevoir la vie dans son mode éternel. Mais, comme le dit F. W. Faber en ouverture de l'un de ses profonds ouvrages, désormais « Jésus nous appartient ; il daigne se mettre à notre disposition ; il nous communique de lui-même tout ce que nous en pouvons recevoir[13] ».

S'il devait venir aujourd'hui comme alors, il pourrait remplir sa mission au travers de pratiquement n'importe quel métier acceptable et utile. Il pourrait être employé ou comptable dans un grand magasin, réparateur en informatique, banquier, éditeur, docteur, garçon de café, professeur, ouvrier agricole, technicien de laboratoire ou ouvrier dans le bâtiment. Il pourrait diriger une entreprise de nettoyage ou faire garagiste.

Autrement dit, s'il devait venir aujourd'hui, il pourrait très bien faire ce que vous faites. Il pourrait très bien vivre dans votre appartement ou votre maison, occuper votre poste, partager vos projets en matière d'instruction ou en général, vivre dans votre famille, votre environnement, votre époque. Rien de tout cela ne poserait la moindre entrave au mode éternel de vie qui était le sien par nature et qui nous devient accessible grâce à lui. Il s'avère que notre vie humaine n'est pas anéantie par la vie de Dieu mais qu'elle est épanouie en elle et en elle seule.

La demeure de l'éternel

Le secret manifestement bien gardé de « l'ordinaire », c'est qu'il est fait pour être le réceptacle du divin, un lieu où s'épanche la vie de Dieu. Mais le divin ne se fait pas mousser. Comme le remarque Hudson Smith : « Tout comme la science a découvert que la puissance du soleil lui-même est enfermée dans l'atome, la religion proclame que la gloire de l'éternel se reflète dans les éléments les plus simples de la vie : une feuille, une porte, une pierre brute[14]. » Cela se reflète aussi, évi-

13. Frédéric-William Faber, *Tout pour Jésus ou Voies faciles de l'amour divin* (1854), trad. sur la 5e éd. M. F. de Bernhardt, Paris, Pierre Téqui, 14e éd., 1914, p. 1. Voir Mc 4.33 sur la méthode de Jésus qui enseignait « selon ce qu'ils étaient capables d'entendre ».

14. Huston Smith, *Beyond the Post-Modern Mind*, New York, Crossroad, 1982, p. 191.

façons de faire et de dispositions, et même d'identité. Ces qualités sont elles-mêmes fondées sur des qualités encore plus profondes, telles que la patience, la confiance, l'espérance, la sincérité et le respect authentique de la liberté et de l'individualité des autres.

La demande au cœur de la vie communautaire

La dynamique de *la demande*

Et avec de telles qualités, une fois de plus, comme nous l'avons vu avec « tendre l'autre joue », la dynamique des relations personnelles qui sont impliquées est radicalement transformée. L'élément le plus important de la transformation est celui-ci : tant que je condamne mes amis ou mes proches, ou tant que je cherche à leur refiler mes « perles », c'est moi qui suis leur problème. Il faut qu'ils me répondent, et cela les amène à me balancer leur « jugement » illico, ou à me « mordre », comme dit Jésus.

Mais dès que je me fais plus discret, en maintenant une présence sensible et non manipulatoire, je ne suis plutôt un problème pour eux. Quand j'écoute, ils n'ont plus à se protéger contre moi, et ils commencent à s'ouvrir. Il se peut que je leur apparaisse rapidement comme un allié potentiel et un recours. Alors, ils commencent à éprouver que leur problème est la situation qu'ils ont créée, et éventuellement eux-mêmes. Puisque je ne cherche plus à les *prendre par la main*, une communication authentique, un véritable partage à cœur ouvert devient une possibilité désirable. La dynamique curative de la *demande* entre naturellement en jeu. Et c'est l'illustration finale, positive celle-là, de la manière d'être une véritable aide pour ceux qui nous entourent (7.7-11).

Lorsque nous nous situons ainsi dans le royaume, notre approche pour influencer les autres, pour leur bien comme pour le nôtre, consistera simplement à *demander* : à leur demander de changer, et à les aider par tous les moyens qu'ils solliciteront de notre part. Le prolongement naturel de cette dynamique, c'est quand nous allons demander à Dieu d'œuvrer dans leur vie et dans leur cœur pour susciter des changements. Ces changements comporteront certainement davantage qu'un choix conscient qu'ils pourraient faire ou que nous pourrions désirer.

Et aussi longtemps que nous les respecterons devant Dieu, et que nous serons réfléchis et bienveillants, nous pourrons continuer à demander, sur des modes appropriés, et continuer à chercher et continuer à frapper à la porte de leur vie. Il faut remarquer que le précepte demander-chercher-frapper s'applique d'abord dans notre rapport aux autres, pas à la prière adressée à Dieu. Nous respectons le fait que le verrou du cœur est à l'intérieur, et nous ne l'oublions pas. Nous nous réjouissons qu'il en soit ainsi et nous ne passons pas par-dessus. Nous pouvons tranquillement mais obstinément maintenir notre attente et notre espoir devant eux et en même temps devant Dieu. *Demander* est en fait la grande loi du monde spirituel par laquelle les choses s'accomplissent en coopération avec Dieu et néanmoins en harmonie avec la liberté et la dignité de chaque individu.

L'unité de l'orientation spirituelle

Pour comprendre les enseignements de Jésus, nous devons avoir conscience que, au plus profond des orientations de notre esprit, nous ne pouvons pas adopter une posture envers Dieu et une autre envers les gens. Nous sommes un être unifié, et notre véritable personnalité imprègne tout ce que nous faisons. Par exemple, on ne peut pas aimer Dieu et haïr les hommes. Comme l'écrit l'apôtre Jean, « celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut aimer Dieu, qu'il ne voit pas » (1 Jn 4.20). Et : « Celui qui n'aime pas n'a jamais connu Dieu, car Dieu est amour » (4.8).

Pareillement, Jacques écarte la bénédiction divine qui serait assortie de la malédiction des êtres humains (« qui sont à la ressemblance de Dieu ») sortant de la même bouche (3.9). Il indique aussi que l'humilité devant Dieu et l'humilité devant les autres marchent ensemble. Ceux qui sont humbles devant Dieu ne « jugent » pas leurs frères et sœurs (4.6-12).

La même considération fondamentale sur la nécessaire unité de la disposition spirituelle se voit dans les instructions de Jésus sur le pardon et sur le pardon associé à la prière. « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses » (Mt 6.14-15). Et aussi lorsque l'on confesse Jésus,

ou lorsque l'on a honte de lui : « quiconque aura honte de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme [l'Homme par excellence] aura aussi honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges » (Mc 8.38).

Et explicitement en rapport avec la prière : « lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses » (Mc 11.28). Pardonner, ce n'est qu'une façon de donner, et celui qui ne pardonne pas ne vit pas dans l'atmosphère et la réalité spirituelles du don, là où les prières sont exaucées.

La vie dans le royaume de Dieu n'a rien à voir avec le *faire*, comme d'investir en Bourse ou d'apprendre l'espagnol, ce qui permettrait de se garantir la maîtrise de sa vie et d'*utiliser* le royaume pour ses propres fins. Nous devons remettre la réalité la plus intime de notre moi à Dieu telle qu'elle est exprimée en Jésus et en son royaume. Nous ne pouvons pas l'« exploiter » tout en lui soustrayant le plus intime de nous-même. Il y a peu de rues à sens unique dans le royaume, par exemple : Dieu me pardonne mais je ne pardonne pas, Jésus affiche son amitié pour moi devant la sublime société céleste mais je ne le reconnais pas devant les gens moins que reluisants qui m'entourent, et ainsi de suite. Tout cela doit rester vivement présent à la mémoire quand nous méditons l'enseignement de Jésus sur la *demande*, car elle fonctionne entre les humains et aussi entre nous et Dieu.

Quand je *demande* à quelqu'un de faire, d'être, ou de donner quelque chose, je demeure *avec* cette personne dans le domaine d'une pression sans exercice de la force et sans impératifs. Nous sommes dans le même bain. Par sa nature même, une demande unit. En revanche, une exigence sépare immédiatement. C'est cette « atmosphère » particulière de solidarité qui caractérise le royaume et qui est, en vérité, ce dans quoi les humains ont été créés pour s'épanouir.

Nous apprenons à nos enfants à dire « s'il te plaît » et « merci ». Il s'agit de faire passer la notion de respect, et c'est juste. Mais c'est aussi une façon d'obtenir ce dont on a envie ou besoin. C'est une façon d'obtenir qui nous oblige néanmoins à transiter par la liberté de la personne à qui on demande. Dans l'acte même de demander, dans la nature même de la *demande*, nous reconnaissons que l'autre personne peut dire non

et, « purs comme des colombes », nous acceptons la réponse. Nous ne sommes pas disposés à faire du mal à l'autre pour nous avoir dit non. Pourtant nous demandons, et nous sommes censés demander, et dans l'immense majorité des cas, on ne nous dit pas non. « Demandez, nous dit Jésus, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » C'est ainsi que nous sommes en relation avec les autres. Et telle est l'acception première de ce passage si souvent cité.

Comme Emily Dickinson l'a écrit :

> L'Âme choisit sa Compagnie –
> Puis – ferme la Porte.
> À sa Majorité divine –
> Ne présentez nul autre[14].

La continuité de la prière

Comme il est beau de voir des relations dans lesquelles demander et recevoir sont un mode de vie joyeux et affectueux. Souvent, on voit que ceux qui ont de l'affection réciproque rivalisent dans le don, soit sérieusement, soit par jeu. C'est ainsi que devraient être les relations. Il faut maintenir un équilibre, car donner ce n'est pas imposer. C'est pourquoi Dieu ne nous donne pas automatiquement sans qu'on ait demandé. La prière n'est autre que la juste interaction entre deux personnes. Ainsi, en Matthieu 7.7-11, Jésus passe très naturellement de demander ce qu'on attend des autres à demander au Père, celui des cieux, ce que l'on souhaite. Ces deux relations, enseigne-t-il clairement, s'inscrivent dans une continuité.

« Si son fils lui demande du pain, quel est parmi vous celui qui lui donnera une pierre ? » Il ne fait que décoder le fonctionnement du cœur humain tel qu'il est. Et c'est vrai qu'il peut exister un monstre qui ferait un acte aussi cruel, ou qui mettrait un serpent dans la main d'un enfant qui a demandé un poisson (v. 10). Mais il n'en est pas moins vrai que l'acte même de demander amène à exercer un pouvoir qui assure le résultat souhaité. Toute exception ne ferait que confirmer la règle.

Le pouvoir de la demande est si fort qu'il met beaucoup de gens mal à l'aise. Ne connaissez-vous pas des gens qui seraient capables de

14. Emily Dickinson, « L'Âme choisit sa Compagnie », *Car l'adieu, c'est la nuit*, trad. Claire Malroux, Poésie, Paris, Gallimard, 2007, p. 129, 131.

faire un long détour pour éviter quelqu'un qui serait susceptible de leur demander quelque chose ? C'est peut-être même quelqu'un qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne reverront jamais. Mais ils ne veulent pas ressentir le pouvoir de la *demande*. Qui aime manger un sandwich devant le chien de la maison ?

Le problème n'est pas que ce soit votre sandwich préféré, que vous avez soigneusement préparé pour agrémenter une petite pause avec votre bouquin dans un endroit agréable et tranquille : voici le museau, les yeux, peut-être une patte posée sur votre genou. On connaît la suite. Vous voilà confronté à une force fondamentale de l'univers.

Dans nos relations et nos collaborations intimes, la requête est en elle-même suffisante pour susciter le résultat escompté, sauf si ces relations et ces collaborations ont déjà été atteintes par une expérience précédente ou si les personnes impliquées sont trop marquées. Et quelquefois, il y a de bonnes raisons de ne pas satisfaire la demande. Mais c'est de loin la situation la moins fréquente.

Ces réalités de la demande sont des faits observables par tous. Jésus s'en sert pour nous aider à comprendre le pouvoir de la prière, au moment de passer aux demandes adressées à Dieu. « Si donc, tout en étant mauvais [ou tordus !], vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent ! » (7.11).

Et ici, enfin, se trouve la réponse fondamentale au besoin urgent que nous ressentons tous d'influencer les autres pour le bien. Cette réponse, c'est la prière, la demande à Dieu. Tel est le sûr moyen par lequel le bien qu'on peut accomplir chez les autres peut être accompli. *Notre confiance en Dieu est la seule chose qui rend possible de faire pour les autres ce qu'ils méritent.* C'est là qu'il faut encore considérer le « ainsi ». Ayant fait ressortir clairement le pouvoir de réaliser les bonnes fins que nous souhaitons, Jésus dit : « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux. » C'est-à-dire : *puisque* le pouvoir de demander et de prier est ce qu'il est, traitez les autres comme vous voudriez qu'on vous traite : « c'est la Loi et les Prophètes » (ce que la volonté révélée de Dieu exige de nous ; 7.12, TOB).

D'où viennent les querelles et les rivalités

Il y a encore une autre perspective sur l'harmonie mutuelle provenant du pouvoir de la prière que l'on trouve en Jacques 4. Dans ce texte, la prière est vue comme une solution aux rivalités avec les autres sur ce que l'on veut : « D'où viennent les conflits, d'où viennent les querelles parmi vous ? » demande Jacques. C'est à des chrétiens qu'il s'adresse. Et il répond : « de vos plaisirs qui combattent dans votre corps tout entier. Vous désirez et vous ne possédez pas ; remplis de passion jalouse, vous assassinez, et vous ne pouvez rien obtenir ; vous multipliez les querelles et les conflits, mais vous ne possédez pas, parce que vous ne demandez pas » (v. 1-2).

Mais que faut-il faire ? Il faut demander. Tel est le remède à la compétition. Il faut se tourner vers Dieu pour demander, et demander ce qui est bon plutôt que seulement ce dont on a envie. Il faut prier pour que les autres réussissent : « Si vous demandez, vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de pouvoir dépenser pour vos plaisirs » (v. 3). Cette approche de l'existence est entièrement à côté de la plaque.

Nous avons besoin d'aimer nos prochains comme nous-même, de leur faire ce que nous aimerions qu'on nous fasse. Recevoir la bonne nouvelle du royaume nous permettra d'y arriver, car cela efface les relations chiches ou « rentables ». Ensuite, en action comme en prière, nous rechercherons leur bien autant que le nôtre. Une vie de prière nous montre la voie de ce dont nous avons besoin et elle harmonise les désirs de chacun dans le groupe. Du fait que nous vivons dans le royaume des cieux, nous sommes affranchis des désirs impérieux qui nous détourneraient de ce qui est vraiment bon. À bien des égards, c'est la vie de prière qui dégage un espace où tout le monde peut vivre[15].

Le médiateur dans la communauté d'amour

Ainsi, l'enseignement de Jésus sur la *demande* nous entraîne au plus profond de la nature de notre vie ensemble dans le royaume de Dieu tel qu'il est actuellement présent sur terre. Cette vie apparaît à la fois dans ses dimensions horizontale (humaine) et verticale (divine). Com-

15. Cf. Bertrand Russell, « A Free Man's Worship » (1903 ; trad. fr. « La profession de foi d'un homme libre », dans *Mysticisme et logique*, Paris, Vrin, 2007), etc., sur le désespoir comme fondement de la vie morale.

prendre cela révolutionne complètement notre comportement par rapport à nos familles, à nos amis chrétiens et à nos contemporains sur cette terre, à la fois dans et hors du royaume.

Dans une longue section de son indispensable ouvrage *De la vie communautaire*, Dietrich Bonhoeffer nous donne une définition frappante de la communauté de l'amour priant. J'en ai tiré une épigraphe pour l'ouverture de ce chapitre. Il y met l'accent sur le fait que dans la communauté spirituelle il n'existe jamais de relation *immédiate* entre humains.

Une autre manière de le formuler est de dire que parmi ceux qui vivent à l'école de Jésus, il n'y a pas de relations qui escamotent la présence et l'action de Jésus. Il n'y a jamais de « tête-à-tête » : toutes les relations passent par sa médiation. Je ne me contente jamais de réfléchir à ce que je vais faire avec toi, vers toi ou pour toi. Je réfléchis à ce que Jésus et moi allons faire avec toi, vers toi ou pour toi. Pareillement, je ne réfléchis pas à ce que tu vas faire avec moi, vers moi ou pour moi.

Les intuitions et formulations de Bonhoeffer sont si intenses sur ce point que ce serait une erreur de ne pas s'en tenir à ses propres mots :

> Parce que Jésus-Christ est l'unique fondement de la communauté chrétienne, celle-ci n'est pas une réalité psychique [purement humaine] mais pneumatique. Elle se distingue en cela de toutes les autres communautés. […] *La fraternité chrétienne n'est pas un idéal que nous aurions à réaliser, mais une réalité créée par Dieu en Christ et à laquelle il nous est permis d'avoir part*. C'est dans la mesure où nous apprendrons à reconnaître clairement que Jésus-Christ seul est vraiment le fondement, la force et la promesse de toute notre communauté que nous pourrons apprendre à penser à elle, à prier et à espérer pour elle, avec d'autant plus de sérénité[16].

Dans la communauté de prière, la qualité de l'amour est radicalement différente des plus hautes formes de l'amour humain, selon Bonhoeffer :

> l'amour psychique aime l'autre pour lui-même, tandis que l'amour spirituel l'aime à cause du Christ. C'est pourquoi l'amour psychique cherche le contact immédiat avec l'autre, il ne l'aime pas dans sa liberté […] il veut être irrésistible, il veut dominer. Un tel amour fait peu de

16. Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, p. 34.

> cas de la vérité ; il la relativise, parce que rien, pas même la vérité, ne doit s'interposer de manière gênante entre lui et l'être aimé[17].

La vérité doit s'effacer devant le désir, celui qui anime la communauté psychique. À l'inverse, dans le royaume d'amour :

> Le Christ se tient entre moi et l'autre ; c'est pourquoi il ne m'est pas permis de désirer une forme de communauté directe avec lui. Seul le Christ a pu me parler de manière à me venir en aide ; de même seul le Christ peut aussi venir en aide à l'autre. Mais cela veut dire que je dois délier l'autre de toute tentative de le déterminer, de le forcer, de le dominer avec mon amour. [...] L'amour spirituel [...] parlera plutôt du frère avec le Christ que du Christ avec le frère. Car il sait que le chemin le plus proche vers l'autre passe toujours par la prière au Christ et que l'amour pour l'autre est entièrement lié à la vérité dans le Christ[18].

Rire et rédemption

Ces mots rendent parfaitement le sens et la portée des enseignements de Jésus en Matthieu 7.1-12. Au lieu de harceler nos proches avec nos jugements et nos trésors, nous nous tenons face à eux avec nos pauvres demandes, tout en nous tenant devant le Roi sage et puissant avec nos requêtes en leur faveur. Il nous faut seulement ajouter un commentaire sur la manière dont notre humanité entre dans la communauté spirituelle de l'amour « immédiat ». Cela aussi, Bonhoeffer l'a très bien compris. Toutes les relations naturelles de la vie – la famille, les camarades d'école, les collègues de travail, les voisins, et même les gens des milieux politiques, artistiques et intellectuels – sont très bonnes en elles-mêmes, quand on les aborde correctement. Elles aussi sont essentielles à la vie communautaire dans le royaume. Il n'y a pas de spiritualité humaine détachée de ces relations. C'est *en* elles que nous devons rechercher notre spiritualité.

Les relations purement « spirituelles » avec les autres seraient donc, au mieux, dangereuses, car elles sont intrinsèquement en porte-à-faux avec la condition humaine. Celle-ci est faite de peine, de gloire, de poussière et de mort. Elle est faite de constante incongruité entre les rêves et la dignité de l'humanité, d'une part, et les réalités humaines, d'autre

17. *Ibid.*, p. 36.
18. *Ibid.*, p. 37, 38.

part. Nous sommes des êtres incarnés et limités, traînant des nuages d'aspirations exagérées et de lambeaux d'inachevé. Quand notre « spiritualité » se déconnecte des contextes et des relations naturelles qui sont cependant toujours *là*, l'un des signes principaux de ce qui arrive, c'est que nous perdons notre capacité à rire.

Le rire est la réaction automatique humaine à l'incongruité, et l'incongruité ne fait jamais défaut sur la scène de l'humanité, quel que soit notre état d'avancement dans le royaume. Il est imprimé de manière indélébile dans notre finitude. Il y aura beaucoup de rires au ciel, soyez-en sûrs, et aussi de la joie, car notre finitude demeurera. Imaginez une éternité dans laquelle personne ne rirait !

Et il faut noter que l'un des sentiments qui disparaissent quand nous accablons les autres de nos condamnations, de nos accusations et de nos « perles », c'est, précisément, le rire. Nous devenons épouvantablement sinistres. Mais le rire sainement partagé est l'un des moyens les plus sûrs pour les êtres humains de se retrouver et de passer par-dessus les impasses de la vie. C'est essentiel à une dimension communautaire digne de ce nom.

Alors, pourquoi serait-il étonnant que le rire soit si bon pour la santé ? C'est même le symbole de la rédemption, car il n'y a pas de plus grande incongruité dans toute la création que la rédemption. Quand est venue la délivrance, « nous étions comme des gens qui font un rêve. Alors, notre bouche était pleine de rires… » (Ps 126.1-2).

Ainsi, Abraham était plié en quatre quand Dieu lui a dit que lui, un centenaire, il aurait un enfant de Sarah, sa femme, qui avait 90 ans (Gn 17.17). Plus tard Sarah elle-même rit à la même « plaisanterie » (18.12-15). Dieu précisa à Abraham que l'enfant de la promesse aurait pour nom « Rire ». *Isaac* signifie « rire ». « C'est Sara, ta femme, qui va te donner un fils ; tu l'appelleras du nom d'Isaac [Rire]. J'établirai mon alliance avec lui… » (Gn 17.19). Était-ce une *peine* qui leur était imposée parce qu'ils avaient ri ? Pas vraiment. Au contraire, c'était un rappel perpétuel que Dieu avait fait irruption. Quelle joie ils ont eue quand le petit Rire a débarqué dans leur foyer et qu'il a grandi pour devenir un jeune homme !

Nous avons commenté plusieurs fois la manière dont l'image couramment admise de Jésus fait tout pour ne pas le rendre intéressant,

attirant, digne d'être aimé. La réaction des gens ordinaires à sa personne dans les pages de l'Évangile montre à quel point cette image est fausse. C'était un personnage si attrayant et un orateur si éloquent que, d'un point de vue humain, les leaders de l'époque l'ont tué parce qu'ils étaient jaloux de sa popularité (Mt 27.18). C'était un maître en matière d'humour et il s'en servait souvent pour faire passer les vérités qu'il énonçait, comme le fait tout bon orateur[19]. Mais aujourd'hui, rares seraient ceux qui le mettraient sur leur liste d'invités pour une petite fête – en admettant qu'on puisse même parler de *fête*. De même qu'on ne conçoit pas que Jésus soit très intelligent, on ne conçoit pas que ce soit un compagnon agréable, quelqu'un dont on apprécie la présence. Et on s'étonne si quelqu'un n'a pas envie de se mettre à son école ?

La prière au niveau cosmique

De la non-obtention de ce qu'on a demandé

Mais la *demande*, quoique efficace, ne nous rapporte pas toujours ce que nous avons à l'idée quand nous la formulons. Cela est vrai aussi bien quand elle est adressée à d'autres humains que quand elle est adressée à Dieu sous forme de prière. Et c'est tout à fait bien ainsi. C'est un grand avantage de la demande et de la prière de ne pas être un mécanisme en mode « sans échec ». Car la finitude humaine signifie que nous sommes tous limités en connaissance, en pouvoir, en amour et en capacités de communication. Et pourtant, il faut bien agir. Il faut avancer. Et même, toute mauvaise volonté mise à part, il n'est pas surprenant que nous ne garantissions pas d'un côté ni n'obtenions de l'autre ce qui est requis de nous ou par nous – cela est souvent impossible.

Nous avons une connaissance insuffisante, et nos désirs ne sont pas assez parfaits pour que nous recevions tout ce que nous voulons et réclamons. C'est aussi simple que ça. C. S. Lewis nous donne une très belle image d'une manière saine d'adresser notre prière à Dieu :

> Les prières ne sont pas toujours… « garanties ». Ce n'est pas que la prière soit un mode de causalité plus faible, mais au contraire plus fort. Quand il se trouve qu'elle « marche », elle marche sans limite d'espace

19. Elton Trueblood, *The Humor of Christ*, San Francisco, HarperSanFrancisco, rééd. 1990 (1964).

> et de temps. C'est pourquoi Dieu s'est gardé le pouvoir discrétionnaire de l'accorder ou de la refuser. Sans cette condition, la prière nous détruirait. Il n'est pas déraisonnable pour un maître d'école de dire : « Telle et telle chose, vous pouvez les faire selon le règlement établi dans cette école. Mais telles et telles autres choses sont trop dangereuses pour être abandonnées à des règles générales. Si vous voulez les faire, vous devez venir soumettre votre demande et discuter de toute l'affaire avec moi dans mon bureau. Et alors… on verra[20]. »

Nous, les humains, nous vivons sur deux modes de cause à effet, comme le souligne encore Lewis. L'un est entièrement sous notre contrôle. L'autre, qui fonctionne *via* la *demande*, ne l'est pas. Si vous avez des mauvaises herbes dans votre jardin ou bien un pneu crevé, il vaudra mieux ne pas se contenter de prier pour que les herbes crèvent ou pour que le pneu soit réparé. On peut, c'est évident, demander à quelqu'un d'autre de s'occuper de cela. Et la personne peut accepter ou refuser. Mais le mieux sera d'arracher les herbes ou de réparer soi-même le pneu si on peut. Fondamentalement, c'est là votre domaine par nature et par mandat divin. Cependant, si vous avez un ami qui est accro à l'héroïne ou qui s'égare dans les arcanes de la maniaquerie intellectuelle, alors, quoi que vous puissiez faire pour l'aider, il vaudra mieux prier. Pas seulement parce que le « remettre d'aplomb » est hors de votre portée, mais parce qu'il est bon que ce soit hors de votre portée.

Il est très révélateur de la nature de la vie humaine et de sa rédemption que, lorsque Jésus savait que Pierre le renierait, il ne l'ait pas « remis d'aplomb » afin qu'il ne fasse pas cette chose affreuse. Il est sûr qu'il aurait pu procéder ainsi. Mais cela n'aurait pas amené Pierre à progresser pour devenir la personnalité qu'il était appelé à devenir. Alors, Jésus a dit à Pierre, peut-être avec tristesse, mais avec une grande confiance dans le Père : « j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne disparaisse pas tout à fait ; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lc 22.32).

Je pense qu'il n'y a peut-être aucune autre scène dans toute l'Écriture qui illustre avec autant de force la communauté de l'amour priant que cette réponse faite à Pierre. Avec quelle ardeur Jésus avait-il souhaité que Pierre sorte vainqueur de son temps de mise à l'épreuve ! Mais il le laissa

---

20. C. S. Lewis, « Work and Prayer », dans *God in the Dock*, Grand Rapids, Eerdmans, 1970, p. 107.

Table des matières



Préface **7**

Introduction **11**

1. L'entrée immédiate dans le mode éternel de vie **19**
La vie dans le noir 19
Des rumeurs venues des hautes sphères intellectuelles 20
Pourquoi être surpris ? 22
Le pouvoir incroyable des « pures idées » 24
Purement spéculatif ? 26
Le parcours de Tolstoï 28
Étouffé par des slogans 29
Une parole venue d'une réalité différente 32
Fait pour exercer la règle 45
Au milieu de nombreux règnes 55

2. Les évangiles de la gestion du péché **61**
L'invitation au rabais 61
L'évangile de la droite 71
L'évangile de la gauche 80
Vers l'intégration de la vie et de la foi 87

3. Ce que Jésus savait : notre monde imprégné de Dieu **95**
Repenser la vision de Dieu et de son univers 95
Les cieux comme environnement de l'humanité 101
L'espace habité par Dieu 111
Toutes choses visibles et invisibles 117
La mort congédiée 124
Où est vraiment le haut ? 129
Jésus, maître de l'intellect 133

4. Qui est vraiment heureux ? – Les Béatitudes 139
L'énigme des Béatitudes 139
S'occuper de l'âme en profondeur 153
Ce que Jésus avait vraiment à l'esprit avec ses béatitudes 162
S'approprier personnellement ce message aujourd'hui 171

5. La justice au cœur du royaume : plus loin que celle des scribes et des pharisiens 177
Maître du jugement moral 177
La loi et l'âme 190
Dans le chaudron de la colère et du mépris 199
L'aspect destructif du désir fantasmé 214
Paroles transparentes et amour inextinguible 232
La bonté, c'est l'amour 243

6. Miser sur le ciel : échapper à l'illusion de la notoriété et de la richesse 249
Le piège de la respectabilité 250
La tyrannie de la richesse 267
« Dans le monde vous aurez des épreuves » 280

7. La communauté de l'amour priant 283
Aucune condamnation 283
Quand les bonnes choses deviennent néfastes 298
La demande au cœur de la vie communautaire 302
La prière au niveau cosmique 311
La plus grande des prières 329

8. Être un disciple, un élève de Jésus 349
Qui est notre maître ? 349
Comment être un disciple 361
Comment devenir un disciple 373
Aider les autres à se repérer dans la vie de disciple 382

9. Ressembler au Christ ? Demandez le programme ! 397
Le cursus pédagogique à l'école du Maître 397
S'entendre sur les objectifs 408
Transmettre l'enthousiasme pour Dieu 411
Les trois domaines de la nécessaire clarté intellectuelle 416
Acquérir l'habitude du bien 435
Une triple dynamique 442

Des disciplines structurées pour avoir un cœur nouveau 448
Des étapes pratiques pour atteindre
les deux objectifs du cursus 462
Survol de la progression d'ici à l'éternité 465
Le cursus et la vie de l'Église 469

10. La restauration de toutes choses 473
Pourquoi discerner un avenir 473
Les changements à venir 496

Remerciements 505

Index des références bibliques 507